

Monsieur le Directeur général adjoint de la DGMIC,
Cher Sébastien Bakhouché, qui représentez ce soir Mme la
ministre de la Culture,
Cher Philippe Vigreux,
Chères amies/chers amis,

L'an dernier aussi bien qu'il y a deux ans, à l'occasion de la remise
du Grand Prix SGDL Ministère de la Culture pour l'Œuvre de
traduction, j'évoquai **l'inquiétude des auteurs-traducteurs** de
littérature face au surgissement massif d'une technologie,
l'Intelligence artificielle générative.

Une technologie universelle **accueillie par certains** comme un
progrès colossal, comme une opportunité prodigieuse en termes
d'efficacité, de performance, d'ultra-rapidité, mais qui est **en
réalité lourde de menaces** pour celles et ceux qui refusent de
confondre une œuvre de l'esprit, une véritable création avec un
ersatz, une œuvre machinique, impersonnelle, fruit d'un pillage
virtuose et vorace.

Les auteurs traducteurs savent à quel point cette technologie qui
mobilise les capitaux, les appétits et les intelligences, est
potentiellement destructrice : non seulement **elle les concurrence**
mais plus profondément, en se substituant à eux, en menaçant de
les réduire au rôle de relecteur-correcteur d'une pré-traduction
automatisée, **elle nie, elle efface** les particularités, les contraintes
et les beautés d'un métier essentiel pour la vie du livre.

Face à la menace, pour célébrer la noblesse du geste de traduire,
j'avais l'an dernier convoqué devant vous deux mots bienfaisants :
hospitalité et *accueil*. Et je les avais rassemblés autour de l'idée
qu'un livre de littérature est une maison où chaque lecteur est
invité à entrer, à habiter.

Ce lecteur, quand il est traducteur, vit une aventure encore plus
singulière : il est d'abord accueilli dans une maison étrangère où il

va s'installer, qu'il va apprivoiser dans ses moindres recoins, qu'il va habiter longuement et profondément ; ensuite il va se lancer dans le pari merveilleux de reconstruire la même maison mais ailleurs, avec des matériaux complètement différents et dans l'espace familial de sa propre langue. Maison seconde, mais comme la première tout aussi hospitalière.

Depuis l'an passé, **d'autres nuages** se sont accumulés sur le monde et sur ceux qui s'efforcent de l'enchanter par leur travail de création.

Tensions sur les échanges mondiaux, sur une production d'objets vouée à la surabondance et au gaspillage peu respectueux des équilibres naturels et du bien être des femmes et des hommes. Tensions sur certains ressources dont la raréfaction devient enjeu de luttes et générateur de violences, intensification de la circulation d'armes de destruction plus ou moins massives... ce **paysage anxiogène m'a donné l'envie qu'il soit contredit** et que nous puissions partager ensemble, ce soir, d'autres mots que l'an dernier, mais j'espère tout aussi bienfaisants : les mots de commerce et de négoce.

Pourquoi ce choix qui peut sembler paradoxal ? Parce que ces mots ne sont pas condamnés à désigner uniquement des échanges de marchandises ou des flux financiers. Dans le domaine qui est le nôtre, celui de la création, il existe des **formes de commerce discrètes, précieuses, immatérielles**, même si elles ont besoin de ce médium très matériel, très maniable qu'est le livre - médium qui ne sera jamais frappé d'obsolescence.

Le livre parce qu'il recueille les fruits du travail de l'esprit d'un créateur, permet d'engager un commerce riche, inestimable entre les intelligences, les sensibilités et les imaginaires. À la différence du commerce des marchandises, des matières premières et des produits manufacturés, ce commerce-là a vocation à faire s'abaisser les barrières, s'ouvrir les frontières, taire les armes et

s'apaiser la méfiance entre les êtres qui, aussi dissemblables soient-ils, appartiennent à la même humanité.

Et la traduction littéraire est au cœur de cette organisation pacifique du monde : le traducteur, grand voyageur immobile, est l'acteur majeur d'un commerce de paix entre des cultures qui parfois s'ignorent, et donc se craignent. Parce qu'il sait que les langues ne s'opposent pas mais qu'elles se répondent (formule que je reprends à Umberto Eco), l'auteur-traducteur transporte d'une langue à l'autre non pas seulement des mots, mais un univers singulier, une vision du monde. Parce qu'il a une culture personnelle, un goût formé par l'amour des textes et l'amour des langues — l'amour d'au moins deux langues — il est un artiste négociant capable d'identifier la valeur d'un autre artiste, et d'avoir envie de la transmettre avec sa propre sensibilité, sa propre « empreinte ».

C'est certainement pour vos qualités d'artiste négociant, de tisseur de liens, de passeur de textes, passeurs de mondes, passeur de paix, que le jury du Grand Prix a décidé de vous distinguer, cher Philippe Vigreux.

Vous avez consacré votre vie à **faire entendre en français la voix des écrivains de langue arabe**. Vous avez traduit une quinzaine de romans contemporains et également redonné vie à des chefs-d'œuvre classiques en travaillant directement sur les manuscrits originaux. Grâce à ce travail, vous avez tendu des **passerelles subtiles et solides entre les rives de la Méditerranée**. Vous avez fait voyager vers notre langue la lumière, la poésie, l'humour et l'humanité des écrivains arabes. Vous avez nourri la langue française d'un air venu de loin, venu d'ailleurs. Bravo à vous pour ce Prix et bravo pour votre patient et si précieux travail d'auteur traducteur.

Christophe Hardy